



« Ça s'débat » | La fusée jaune (2010)

SYNTHÈSE

« Quel rôle pour l'art dans l'espace public ? »

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le samedi 19 octobre 2019, une projection-débat a eu lieu au Pantin avec le court-métrage « La fusée jaune », produit par le Centre Vidéo de Bruxelles dans le cadre des Ateliers Urbains, comme bonus du film « Flagey », réalisé la même année.

Dans le film, des habitants croisent leurs regards sur une place, la plus grande de Bruxelles, qui vient de faire peau neuve après 6 ans de chantier. Un film à plusieurs voix qui prend la forme de chroniques sonores et visuelles d'un quartier en pleine mutation. Ce film a été réalisé par un groupe d'une douzaine de Bruxellois, habitant ou travaillant pour la plupart aux abords de la place Flagey.

Le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

L'auteur

Joachim Soudan est né à Bruxelles en 1988. Après des études de littérature, durant lesquelles il se passionne pour le théâtre et écrit pour des revues, il entre à l'INSAS et y étudie la réalisation en cinéma. Aujourd'hui, les projets et les rencontres qu'il fait l'amènent à traverser les domaines du cinéma expérimental et documentaire, de l'écriture et de la radio.

***La configuration de l'espace public au travers des œuvres d'art :
Interprétation, street-art, design et participation citoyenne***

*J'éprouve plus de tristesse pour ceux qui rêvent
au probable, au proche, à ce qui est légitime,
que pour ceux qui revassent à l'étrange, au lointain.ⁱ*
Fernando Pessoa

Houba ! Houba !
Le Marsupilami

Ce samedi matin, une petite dizaine de personnes se rassemblaient au Pantin pour prendre le petit-déjeuner et débattre autour du film « La fusée jaune », qui aborde la sculpture Longitudi 1, située place Flagey, non loin de là. Réalisé par un collectif de citoyens dans le cadre des Ateliers Urbains, ce film sert de point de départ pour débattre ensemble de la place de l'œuvre d'art dans l'espace public, de l'œuvre et de sa perception collective, des différences entre arts institutionnels et arts urbains plus « spontanés », ainsi que de la capacité des œuvres à faire sens et à créer du lien social.

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art ?

Ce pourrait être l'expression d'un sentiment, un message, une communication, propose d'abord un spectateur. Puis, la question qui se pose surtout dans la discussion est la suivante : qu'est-ce qui distingue une œuvre d'art d'une œuvre non-artistique ? Est-ce la notion de qualité ? Qualité technique ? Emotionnelle ? Quelqu'un pose la question de la reconnaissance :

- Aujourd'hui, il faut un discours qui entoure l'œuvre, un « discours sur », qui la valide. Il y a aussi le marché de l'art, qui donne une reconnaissance et une valeur monétaire. Mais c'est très difficile, cette notion. Par exemple, on sait aujourd'hui que de nombreuses œuvres faites par des femmes n'ont pas eu accès à la reconnaissance qu'elles méritaient du fait de leur position dominée dans la société. Donc le discours évolue, change, ainsi que l'accès à la reconnaissance. Celle-ci est relative, historique.
- Elle est subjective aussi. Pour moi l'œuvre n'est pas œuvre d'art en soi : elle traverse des moments où des gens affirment que c'est une œuvre. Parfois ce sont des passants, ça peut aussi être l'entourage familial. Il n'y a pas vraiment de définition. Ça varie.

Si un lien apparaît déjà entre **discours, reconnaissance et pouvoir**, on entend également que la manière dont on définit une œuvre peut être un choix : on peut se référer à une intuition personnelle, subjective, à son propre regard, ou au contraire à une définition conceptuelle, objective, d'expert ou de chercheur.

Si vous étiez une œuvre d'art, laquelle seriez-vous ?

- J'aimerais bien être une œuvre d'art !

- Moi je suis pas sûr que j'aimerais être une œuvre d'art... Parce que ce n'est pas un objet qui vit et pense par lui-même...

Après le film, les réactions spontanées :

La gêne et l'amusement que provoque la sculpture Longitudi 1 de Bogomir Ecker dans le film ne se dément pas en-dehors. Même si l'artiste explique, à l'écran, avoir voulu détourner la monumentalité et la démonstration de force, quand le film s'arrête, certains se regardent d'un air perplexe :

- Du coup, ça représente quoi ?
- Elle a un nom ?
- Longitudi.
- Ça me fait marrer ! Je suis souvent à Flagey, donc j'ai beaucoup entendu les commentaires autour de cette œuvre. « C'est quoi ? » Et toutes les interprétations possibles...
- J'entends encore des gens en parler.
- Moi aussi : j'ai entendu un jour un monsieur expliquer à un touriste que ça représentait **la queue du Marsupilami** et je me suis dit : « Oh, c'est vrai. Donc voilà l'explication. » Comme il le disait à un touriste, **j'ai cru que c'était le discours officiel.**
- L'artiste voulait faire réagir les gens, non ?
- Il s'interrogeait sur la monumentalité. Après, les gens s'approprient l'œuvre ou non.

Et pour se l'approprier, le contexte de la bande dessinée belge aura donné plus de sens à l'œuvre dans l'esprit des passants que le discours de l'artiste.

Dans l'espace public, pas de petite plaque explicative comme dans les musées pour soutenir le discours qui peut entourer l'œuvre. Longitudi 1 s'expose à Flagey à la perplexité et aux critiques qu'on fait habituellement à l'art contemporain, témoignant d'écarts culturels que déplore un de ses défenseurs :

« ce fossé qui en régime démocratique se creuse entre la culture des experts et la culture profane, par exemple entre le fameux monde de l'art – le « petit milieu » – et les publics rassemblés sous l'étiquette commode de « grand public ». Cette situation pourrait bien signifier l'abandon d'un projet authentiquement démocratique et le renoncement à une culture pour tous, accessible au plus grand nombre. »ⁱⁱ

Si l'enjeu démocratique est certain, d'un autre côté, on peut apprécier la spontanéité bienveillante des passants qui pour s'approprier une œuvre la replacent dans un contexte culturel qui leur appartient.

D'autres œuvres d'art : place Flagey

La réflexion est ensuite orientée par l'animatrice de « Ça s'débat » sur les autres œuvres d'art qui se situent autour de Flagey. On pense à la statue d'Irène Vilar représentant le poète **Fernando Pessoa**. Avec la citation inscrite sur le socle : « Ma patrie est la langue portugaise », on est renvoyé vers le Portugal (et la communauté portugaise bien vivante à Ixelles) et vers l'univers de la poésie.

- Pour moi, c'est moins une œuvre d'art que la tour : on se pose pas tellement de questions.

Un spectateur invoque ici un critère supplémentaire : la **capacité de l'œuvre à provoquer un questionnement**.

Un autre critère que l'on peut utiliser devant une œuvre placée dans l'espace public est évoqué par l'animatrice : « l'œuvre fait-elle lien social ? ».

- Le buste de Pessoa est à un arrêt de bus, la fusée, dans un lieu de passage.
- Il y a une grande différence entre un lieu de détente et un lieu de passage, pour une œuvre dans l'espace public.
- Elle fait partie du décor.
- On la voit une fois, puis on la voit plus.
- Le buste, un jour, il est tombé. Ça faisait une impression forte à tous les passants, de se rappeler que la nature, le vent, les arbres, pouvaient faire tomber un monument. On en parlait en attendant le buste.

Le contexte – lieu d'attente, de passage, de détente – joue sur la possibilité d'apprécier ou non les œuvres. Pour que les œuvres aient un rôle de lien social, peut-être est-il nécessaire qu'on puisse s'y attarder.

L'intention avec laquelle on la choisit, et **le contexte avec lequel on l'entoure**, également. La statue de Pessoa est un hommage clair à une communauté et à une culture. Le choix de cette citation (plutôt qu'une autre du même auteur) n'est pas anecdotique. Cela aurait eu un tout autre effet d'inscrire sur le socle :

Toute âme digne d'elle-même souhaite vivre la vie à l'Extrême. Se contenter de ce qu'on vous donne, c'est se conduire en esclave. ⁱⁱⁱ

- Il y aurait peut-être une expérience à faire : essayer de s'arrêter cinq minutes devant la fusée pour **voir si quelqu'un d'autre s'arrête**, si ça crée encore du lien, des discussions, pour d'autres que les touristes...
- Dans le film, quelqu'un disait que c'était dommage qu'elle n'ait pas d'utilité...
- Les bancs qui sont sur la place, ce sont des œuvres ? Ils ont été dessinés par des artistes ?
- Par des urbanistes, non ? Des designers ?
- Est-ce que **l'aménagement urbain, ça peut être de l'art ?**
- Tout peut être œuvre d'art. Une guirlande qui pend, ça peut être de l'art.
- Ça dépend du contexte.
- Il y a **le collectif « Design for everyone », qui hack les bancs anti-sdf** en les recouvrant de structures qui, parfois permettait de réutiliser le banc pour se coucher, ou simplement pour mettre en lumière le fait que les bancs avaient été pensés pour des usages très précis, sans qu'on puisse se l'approprier pour d'autres choses.

D'autres œuvres d'art : le street art

Poursuivant au-delà des interventions de ce collectif, on évoque ensuite d'autres œuvres non-officielles. Les tags, les pochoirs, les collages. Comment les reçoit-on ? Comme œuvres d'art ?

- Ça dépend. Si c'est juste trois lettres comme ça, bon... Mais y en a qui sont bien faits. La plupart, c'est pas de l'art, c'est plutôt du déchet. Mais si c'est pensé, si c'est bien placé, d'accord.
- En tout cas c'est une forme de **réappropriation de l'espace public**.
- Il y a aussi **des phrases profondément politiques**. Rue du Viaduc, il y avait « Libérez le loup en vous. » Je passais devant tous les matins avant d'aller au boulot, et c'est vrai que pendant cinq secondes, j'y pensais. Le rapport à la nature, à l'animalité, à la violence. Je me demandais pourquoi j'allais au boulot... Ou sur la voie de chemin de fer, près d'Etterbeek : « FEU AUX PRISONS ». **Ce sont des choses qui te restent en tête**.
- Pourquoi la fusée elle est pas taggée d'ailleurs ?
- C'est une matière spéciale, anti-tag ?
- La couleur qui empêche ?
- Un respect entre artistes ?
- C'est un défi ?
- En tout cas, **l'art dans le quotidien, permet d'introduire une question**, du politique, une sensation, une sortie possible hors de la voie habituelle.

Parfois donc, les œuvres non-officielles s'autorisent des prises de parole hors du discours convenu, surgissent en dehors des circuits de reconnaissance et des discours qui entourent l'art contemporain et produisent ce qu'un théoricien appelle dissensus :

Ce que j'entends par dissensus n'est pas le conflit des idées ou des sentiments. C'est le conflit de plusieurs régimes de sensorialité. C'est par là que l'art, dans le régime de la séparation esthétique, se trouve toucher à la politique. Car le dissensus est au cœur de la politique. (...) La politique est l'activité qui reconfigure les cadres sensibles au sein desquels se définissent des objets communs.^{iv}

D'autres œuvres d'art : Bruxelles

En réfléchissant à d'autres œuvres dans l'espace bruxellois qu'on apprécie, on cite le stable d'Alexander Calder, *The Whirl-ing Ear*, située au Mont des Arts, le *Vaartkapoen*, situé place Sainctelette, qui représente un jeune garçon sortant des égouts faisant trébucher un policier, ou, selon les mots de l'artiste : « la jeunesse faisant vaciller l'autorité », ou encore le cornet acoustique près de la gare du midi, au bout de la rue Stalingrad, qui sensibilise à la pollution sonore.

On évoque aussi **des œuvres collectives**, ou issues de participations citoyennes. A Schaerbeek, les pavés décorés : d'abord installés pour un parcours d'artiste en 2009, ils peuvent depuis mai 2018 être placés gratuitement par la commune^v si un habitant le souhaite et en fournit un lui-même. Ou la table de pique-nique installée derrière l'église Saint-Catherine par la Centrale for Contemporary Art, une œuvre collective initiée par Françoise Schein.

D'autres œuvres : où les placerait-on ? comment les choisirait-on ?

- Sur le rond point de la place Henri Conscience, à côté de Flagey, là où il y a déjà un arbre enrobé d'un tricot, et une balançoire, On pourrait mettre une œuvre.

- Mais l'arbre c'est pas déjà beau ?
- Avec un ami, on voulait mettre des mots sur les arbres. « Regarde », « Respire », pour interpeller sur la place de la nature dans la ville. J'aime bien l'idée qu'on peut **attirer l'attention sur ce qui disparaît**, sur ce qui s'efface.

Quelqu'un qui travaille avec la commune d'Ixelles nous fait part d'un projet de **comités de réflexion autour des œuvres d'art** dans la commune. L'idée est de penser de manière globale à Ixelles.

- Oui, mais je trouve que **c'est intéressant que ce soit aussi plic-ploc**, pas à partir d'un plan préalable, mais qu'on sente l'hétérogénéité, comme avec le buste de Pessoa, qui vient d'une communauté, puis la fusée, qui raconte autre chose.
- **C'est pas à un individu de décider pour la communauté.**
- La question c'est **comment mettre en place une réflexion avec la communauté** alors.
- On veut avoir une réflexion sur la décoration de l'espace public. Par exemple, dans une perspective décoloniale, le buste du Général Storms, au square de Meeus : c'est un colon, faut-il l'enlever ? La donner au musée de Tervuren ? Une autre question concerne l'idée d'une statue de Lumumba : il est le symbole d'un combat collectif, mais faut-il mettre la personne en avant, ou le combat collectif ?
- Qui peut participer à ces comités ?
- C'est le début, pour le moment on ne sait pas. On fait des invitations à des experts, des artistes.

De la participation citoyenne : en amont, le choix des œuvres d'art

Quelqu'un réagit à l'idée des comités et évoque sa **frustration vis-à-vis des consultations de citoyens** et de la manière dont s'organise cette participation :

- Parfois on invite les habitants à s'exprimer, on est questionné par un sondage, par exemple, mais bien souvent il n'y a pas de retour. On ne sait pas ce qui est décidé au final, ni pourquoi. C'est dommage, on veut s'impliquer, puis on est déçu. Il y a eu place Fernand Cocq une proposition d'une œuvre d'art représentant un arbre, suite à la polémique autour de la coupe des arbres lors du réaménagement. J'ai participé, mais n'ai eu aucun retour. C'est très dans l'air du temps de proposer aux gens de participer, de les consulter. Ça donne une caution « démocratique ». Mais si ce n'est pas écouté, si le dialogue et son cadre ne sont pas transparents, si on ne sait pas ce qui en découle, c'est encore pire.

La consultation des citoyens est une idée bien présente aujourd'hui. Sans doute parce qu'il y a d'une part une perte de légitimité des institutions politiques et d'autres part parce qu'avec la présence des technologies de l'informatique, la participation citoyenne semble plus facile à mettre en place concrètement. Mais si à Bruxelles il y a maintenant des échevins de la participation, il reste fort à faire pour revenir sur des déceptions passées (on peut citer les consultations faites à Saint-Gilles autour des réaménagements de la place Bethléem ou du Square Jacques Franck) et **réorganiser le débat de manière sereine.**

- C'est comme le Grand Débat organisé par Macron avec les Gilets Jaunes. Les questions étaient choisies en amont et extrêmement orientées. Il se cherchait une légitimité, mais je ne sais pas qui a cru à ce débat.

Et en effet, la question de la participation citoyenne, si elle apparaît ici dans le débat autour des œuvres d'art, le dépasse, touche à la politique en général et aux relations de pouvoir. C'est même selon certaines analyses une approche stratégique consciente :

« L'objectif était de reprendre la main sur un ordre de la parole qui fuyait de toutes parts. Mais quelle allait être l'alternative, ou plutôt, le nécessaire complément à l'ancien modèle ? Le nouveau maître mot fut le *dialogue*. De nouvelles « relations entre organisations et publics ». (...) Au début des années 1980, des idéologues managériaux prenant la pose du philosophe, chantaient ainsi les louanges de la raison dialogique, « éthique » par essence. (...) Voici venu le temps de la « communication éthique », de la communication comme conversation ou encore du « dialogue neutre » posé comme « précondition de la légitimité de toute initiative d'entreprise ». Il est bien fini le temps des vérités surplombantes, nous promettent ces communicants. »^{vi}

Déplacer « le débat sur le terrain des interprétations avait été une stratégie délibérée » (...). C'était là une nouvelle tactique, fondée sur le *dialogue*. »^{vii}

Cette « dialogique dominante » fonctionne comme stratégie proactive face à la critique. D'où la nécessité, afin de désinstrumentaliser le dialogue et qu'il redevienne démocratique, de l'analyser aujourd'hui et d'exiger que soit réfléchies les questions d'accès à ce dialogue (qui est invité ? qui est légitime ? qui a le temps ? qu'est-ce qui est mis en place pour les différentes capacités d'expressions ?) et les questions de leur processus, de leur transparence, de ce qui sera pris en compte dans la décision finale.

Conclusion

En partant de l'exemple de Longitudi 1, le débat aura interrogé la multiplicité des formes d'œuvres d'art dans l'espace public, mais aussi, l'hétérogénéité de leurs apparitions comme de leurs interprétations. Ce faisant, le petit groupe de participants se sera penché, au-delà des enjeux esthétiques, sur les enjeux sociaux et citoyens que tout art dans la ville soulève, relevant l'impact des contextes spatiaux et culturels, ainsi que l'importance de la reconnaissance et du discours qui entourent leur présence et leur sens. L'appropriation de l'espace public, tant au niveau des œuvres officielles que des autres, par une communauté, par une institution, ou par des individus, est en effet autant un enjeu politique qu'une renégociation du discours et de la place de chaque citoyen dans la vie publique.

Cette reconfiguration permanente à l'œuvre se cherche aujourd'hui une forme : l'enthousiasme et les frustrations liées à la participation citoyenne, les tentatives de les mettre en place (de la part des institutions) ou les irruptions illégales montrent bien (même autour d'un sujet apparemment peu problématique comme l'est l'art dans l'espace public) qu'il y a un besoin de repenser le dialogue entre tous les citoyens, et qu'il y a de la volonté pour le faire.

Notes :

i FERNANDO PESSOA, *Le livre de l'intranquillité*, Christian Bourgois, 1999 (pour la traduction française).

ii MAR JIMENEZ, *La querelle de l'art contemporain*, Gallimard, 2005, pp. 143-144.

iii FERNANDO PESSOA, *Ibid.*

iv JACQUES RANCIÈRE, *Le spectateur émancipé*, La Fabrique, 2008, p. 66.

v <https://www.1030.be/fr/content/placement-dun-pave-mosaïque>

vi GRÉGOIRE CHAMAYOU, *La société ingouvernable*, La Fabrique, 2018, pp. 126-127.

vii GRÉGOIRE CHAMAYOU, *Ibid.*, p. 125.